

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 35 (1985)

Heft: 2

Artikel: La métallurgie aux champs : le mythe de la ferme-atelier

Autor: Pelet, Paul-Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISZELLEN - MÉLANGES

LA MÉTALLURGIE AUX CHAMPS – LE MYTHE DE LA FERME-ATELIER

Par PAUL-LOUIS PELET

Il existe plusieurs types de développement industriel

Fondée à l'origine sur l'accroissement méthodique de la puissance et de l'efficacité des machines, la Révolution industrielle imprègne à tel point notre mentalité que l'existence d'industries issues d'un autre type de développement déconcerte¹. Les économistes, qui se sentent déjà reportés dans la préhistoire lorsqu'ils analysent des phénomènes vieux de plus de cinq ans, les historiens des pays neufs, qui se cantonnent par la force des choses dans l'époque contemporaine s'en désintéressent.

Quant aux adeptes de la «nouvelle histoire économique» américaine, plutôt que de revoir et de généraliser leurs concepts, ils évacuent la difficulté en baptisant proto-industrielles les fabrications ou les sociétés antérieures à 1750. Ils oublient que l'histoire se conçoit et se construit dans la durée, mais que l'échelle qui sert à la mesurer se modifie de civilisation en civilisation, pour s'adapter à la différence de densité démographique, de capacité de transport, d'efficacité des machines, etc. On ne saurait comparer en chiffres bruts le débit des silex exportés du Grand-Pressigny² à l'exploitation d'un minerai au XXe siècle.

Malgré ces restrictions, il est possible de reconnaître, de cerner des constantes. Ainsi, il existe depuis la préhistoire des productions «de masse». L'extension de l'esclavage l'assure dans les mines d'argent du Laurion³ (Grèce antique) ou dans celles de Sardaigne (Empire romain)⁴. Dans les premiers siècles de notre ère, la prolifération des ateliers surdimensionne la production de la céramique sigillée de la Graufesenque ou de Lezoux; des milliers de petits fourneaux à fer assurent le rayonnement de la sidérurgie du massif de la Sainte-Croix en Pologne⁵.

Ces entreprises appartiennent à un type d'industries *extensives* que Radomir Pleiner a parfaitement caractérisées⁶. Elles mobilisent une main-d'œuvre toujours

1 J'ai présenté les définitions successives de l'industrie dans PELET PAUL-LOUIS, «L'archéologie industrielle», science ou fiction? Une question de définition». *RSH*, vol. 32, 1982, p. 324-337.

2 LECOINTRE G., *Le Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), L'une des capitales de la Préhistoire*. Tours 1948.

3 CONOPHAGOS, CONSTANTIN E., *Le Laurium antique et la technique grecque de production de l'argent*. Athènes 1980.

4 PELET PAUL-LOUIS, «Techniques sidérurgiques et poésie, Note sur quelques vers de Rutilius Namatianus». *Revue des Etudes latines*, t. XLVII, 48^e année, Paris 1971, p. 398-410.

5 BIELENIN KAZIMIERZ, *Starożytne górnictwo i hutnictwo żelaza w Górach Świętokrzyskich*. Varsovie et Cracovie 1974.

6 PLEINER RADOMIR, «Extensive Eisenverhüttungsgebiete im freien Germanien». *Symposium Ausklang der La Tène-Zivilisation und Anfänge der Germanischen Besiedlung im mittleren Donauebiet*. Bratislava 1976, p. 297-305.

plus abondante ou multiplient leurs unités de travail sans en *intensifier* la productivité. Mais bien avant la révolution industrielle, elles répandent leurs produits à une échelle continentale. Une telle expansion impose une commercialisation. C'est ce qui distingue en fait, à toutes les époques, l'industrie de l'artisanat⁷. L'oublier fausse la compréhension du passé.

L'industrie intensive ne s'impose pas dès 1750 dans tous les domaines: l'horlogerie jurassienne, pour ne prendre qu'un exemple, conquiert les marchés tout en restant extensive jusqu'au troisième quart du XIXe siècle⁸.

Même dans les plus grands centres industriels, les entreprises de pointe sont noyées dans la masse des usines de type traditionnel. Ce décalage s'accroît à l'écart des grands courants de la circulation, où des fabriques moins perfectionnées, moins rapides, suffisent à la demande. La survivance de ces entreprises désuètes apparaît même dans la sidérurgie, pourtant changeante et évolutive⁹. La forge de Nans-sous-Sainte-Anne dans le département du Doubs¹⁰ garde jusqu'en 1967 les techniques, les dimensions, les structures des établissements du XIXe ou du XVIIIe siècle, pour satisfaire à une fabrication, – celle des faux, – qui n'a pratiquement pas changé depuis deux cents ans.

Le passé présent – La ferme-atelier

Si on ne se rappelle pas que plusieurs types d'industrie peuvent coexister, cette persistance du passé conduit à des interprétations erronées. L'usine de Nans-sous-Sainte-Anne est installée en pleine campagne au bord de l'Arcange qui fait mouvoir ses roues et sa turbine. La forge, les hangars, l'habitation principale avec sa grange et son écurie ne s'écartent pas de l'architecture rurale traditionnelle. Ses patrons possèdent une vache, un verger et quelques champs, mais ils vouent toute leur attention à la fabrication et à la vente et s'entourent d'ouvriers hautement spécialisés, qui n'ont pas d'attache avec le terroir.

Influencés simultanément par l'ethnologie, la géographie régionale et la nouvelle histoire économique, Claude-Isabelle Brelot et Jean-Luc Mayaud, qui présentent d'une manière remarquable cette entreprise la définissent comme une *ferme-atelier*.

L'étiquette n'est pas nouvelle. Suzanne Daveau l'utilise en géographie rurale pour différencier l'activité des populations frontalières du Jura français. L'anthropologie culturelle l'applique à l'artisanat villageois actuel¹¹. Commode, si ce n'est réellement

7 PELET PAUL-LOUIS et HUBLER LUCIENNE, *Ressources minières et politique vaudoise 1798–1848*. Publications de l'Ecole des Sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, 1971, p. 12–15.

8 Industrie typiquement intensive, avec ses *établisseurs*. Voir JEQUIER FRANÇOIS, «La vallée de Joux en 1831 d'après les rapports de la commission d'enquête commerciale et industrielle». *Revue historique vaudoise* 1976, p. 115–137. – JEQUIER FRANÇOIS, *De la forge à la manufacture horlogère XVIIIe–XXe siècles*. Lausanne 1983 (Bibliothèque historique vaudoise, vol. 73).

9 Voir sur cette évolution JOHANNSEN OTTO, *Geschichte des Eisens*. 3e éd., Düsseldorf 1953. – PELET PAUL-LOUIS et collaborateurs, *Fer Charbon Acier dans le Pays de Vaud*. 3 vol. Lausanne 1973, 1978, 1983 (Bibliothèque historique vaudoise, vol. 49, 59 et 74).

10 BRELOT CLAUDE-ISABELLE et MAYAUD JEAN-LUC, *L'industrie en sabots – La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs) – Les conquêtes d'une ferme-atelier aux XIXe et XXe siècles*. Paris, Garnier, 1982, 280 p. Voir aussi *RSH*, 1984, p. 129.

11 DAVEAU SUZANNE, *Les régions frontalières de la montagne jurassienne – Etude de géographie humaine*. Trévoux 1959.

adéquat (voir note 22) dans la description du présent, ce concept se révèle totalement faux dès qu'on le reporte dans le passé. Mais il existe un précédent. Sous l'influence de la Révolution industrielle, les historiens allemands de la sidérurgie ont dénommé, avec une teinte de mépris: *Bauernschmiede* (forges paysannes) les modestes usines médiévales ou *Bauernofen*, *Bauernrennfeuer* les bas fourneaux sans soufflerie hydraulique mis au jour en Europe centrale, qu'ils remontent au Xe siècle après J. C. ou qu'ils aient survécu jusqu'au XIXe siècle à l'écart des grands axes routiers¹². Couramment admise, cette appellation assimile un peu vite tout métier exercé hors des centres urbains à une activité paysanne. Depuis la fin du XVIIIe siècle, la grande industrie se concentre en effet dans les villes et dans les bassins houillers et sidérurgiques, où naissent des cités nouvelles. Ce sont elles qui mènent le bal; les campagnes font tapisserie: en dehors de ces zones de production massive et de grands mouvements de population, la demande n'évolue que lentement et des techniques de fabrication désuètes suffisent à la satisfaire.

A quelques heureuses exceptions près, comme *L'industrie en sabots*, les économistes et les historiens négligent ces usines dépassées, malgré leur adéquation à la clientèle disponible. A leurs yeux, elles confirment l'association d'idées: citadin, à la pointe du progrès; villageois, en retard¹³.

Sidérurgie lourde et petite métallurgie

Quelle que soit son implantation, urbaine, campagnarde ou montagnarde, la sidérurgie englobe des entreprises de deux niveaux: les unes livrent le métal brut ou semi-ouvré; les autres le travaillent.

Les bas fourneaux, puis les ferrières hydrauliques, les fours catalans dans le sud-ouest de l'Europe, les hauts fourneaux dans l'Europe du centre et du nord avec leurs affineries et leurs aciéries exigent d'autres connaissances, d'autres tours de main – et d'autres capitaux – que les petites forges de maréchaux, de cloutiers, de batteurs de faux ou de couteliers.

A la ville et aux champs

La sidérurgie lourde

Répandu à presque tous les niveaux géologiques, le minerai de fer affleure souvent à proximité des villes. Il contribue alors à leur développement: à Alesia¹⁴, à

12 JOHANNSEN OTTO, *op. cit.*, p. 127.

13 Le canton de Glaris avec ses indiennes, les montagnes neuchâteloises avec leurs montres, le Jura vaudois avec ses boîtes à musique et ses limes d'horlogerie ont dominé les marchés mondiaux dans leur spécialité. D'autre part l'attrait des métropoles s'estompe. Depuis 1960, il est plus rationnel de bâtir les hauts fourneaux et les aciéries à proximité des ports; d'installer les laboratoires de recherches ou les ateliers de production légère à l'écart des grands centres, de leur encombrement et de leurs troubles sociaux.

14 MANGIN MICHEL, *Un quartier de commerçants et d'artisans d'Alesia – Contribution à l'histoire de l'habitat urbain en Gaule*. Dijon 1981. 2 vol.

Populonia dans l'Antiquité; à Prague¹⁵, à Bergame, à Essen, à Solingen dès le Moyen Age, et j'en passe. Mais jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, à mesure que les forêts ou les filons urbains s'épuisent, les maîtres de forges cherchent dans des secteurs plus éloignés de nouvelles mines, près de coupes aisément exploitables. Dans les faubourgs des capitales ou en pleine campagne, leur technique, leur formation, leur condition sociale restent les mêmes.

La petite métallurgie

Quant à la petite métallurgie, elle ravitaille aussi bien les citadins que les paysans, en fers à cheval, en clous, en couteaux, etc. La clientèle urbaine recherche une plus grande variété d'articles: éperons, épingles, porte-manteaux, grilles et balustrades, serrures de sûreté, etc. Cependant le forgeage, le corroyage, la trempe, la soudure, le polissage du métal exigent un apprentissage attentif, à la campagne comme en ville. Déclarer que l'artisan du fer citadin est plus un citadin qu'un forgeron serait un évident non-sens. Les expressions: ferme-atelier, *Bauernofen*, etc. tendent à intégrer la sidérurgie villageoise dans le cadre des travaux de la campagne, avec les labours, la fenaison ou la glandée. Pourtant ces fourneaux archaïques, ces martinets frustes ont été autrefois le *nec plus ultra* de la sidérurgie, qu'elle ait été urbaine ou provinciale. Au début du XIXe siècle encore, leur technique exige un savoir-faire de professionnels, ignoré de la masse des agriculteurs.

Forges et travaux agricoles sous l'Ancien Régime

Les grandes forges

Mais il n'y a pas de fumée sans feu: plus la pénurie de bois conduit les maîtres de forges à s'installer loin des villes et de leurs marchés, plus elle les force à semer des céréales, à cultiver des légumes, à élever du bétail pour pourvoir à la nourriture de leur famille et de leurs valets. Lorsqu'en 1481 l'abbé du Lac de Joux (canton de Vaud) concède la construction d'une ferrière en amont de son Abbaye (alt. 1000 m), il cède 8 poses de terre et 10 fauchées de pré (au total plus de 6 ha) et accorde le droit d'estiver un troupeau dans les pâturages environnants. La subsistance du maître de forges et de ses fils est assurée. L'amodiation de la ferrière de Vallorbe (canton de Vaud) en 1486 s'accompagne de même de la remise de 9 poses de terre et de 5 fauchées (environ 4,8 ha). Le nouvel exploitant ne s'en contente pas. Comme les épidémies de peste laissent de nombreuses terres vacantes, il regroupe en 13 ans 41 ha. Son domaine dépasse les besoins alimentaires d'une seule famille, même patriarcale¹⁶. Mentalité paysanne ou souci de sécurité?

La terre est le placement le plus certain, le plus stable. Elle ne craint guère le vol ou l'incendie. Elle rapporte moins qu'une forge, mais son revenu, dans l'ensemble plus régulier, assure des vivres en temps de cherté et estompe les effets des crises. De plus,

15 PLEINER RADOMIR, *Základy slovanského železářského hutnictví v českých zemích – Die Grundlagen der slawischen Eisenindustrie in den Böhmischem Ländern*. Prague 1958, p. 107 et suiv.

16 PELET PAUL-LOUIS, *Fer Charbon Acier dans le Pays de Vaud*, vol. 2, *La lente victoire du haut fourneau*. Lausanne 1978, p. 118, 114.

elle ouvre à son possesseur le marché des emprunts que garantissent des hypothèques sûres. Au XVII^e siècle, les Fugger eux-mêmes consacrent une part importante de leurs bénéfices à l'acquisition de domaines et de seigneuries. Le maître de forges, comme le directeur actuel d'une société industrielle constitue des réserves pour faciliter le développement à venir ou parer à la prochaine récession. Sa politique ne le transforme pas en agriculteur; la société disposant de réserves financières ne devient pas une banque.

Un esprit de rationalisation lie encore la sidérurgie lourde à l'agriculture. Le maître de forges tire un second profit des secteurs qu'il a déboisés. Il y entretient un troupeau que soigne un berger-fromager. Les forges du Brassus (Pays de Vaud), par exemple, estivent: 19 vaches en 1613, 30 vaches et 6 génisses en 1630, soit 17 bêtes de plus en 17 ans¹⁷. D'année en année, les coupes rases ont réduit la superficie forestière et étendu les pâturages de la seigneurie du Brassus.

Sur les deux versants du Jura, grâce au transfert de la technique de fabrication du fromage à pâte dure par des Gruyériens immigrés, la possession de troupeaux et l'amodiation de gros bétail pour l'été deviennent, comme Anne Radeff l'a montré¹⁸ un placement de haut rendement. Au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, les maîtres de forges du Jura vaudois vendent en gros aussi bien des fromages que du fer¹⁹. Ils rentabilisent ainsi leurs défrichements. La liaison fer-fromage ne résulte pas d'une mentalité campagnarde, d'un attachement sentimental à la terre, mais d'une gestion capitaliste. Cette attitude est d'ailleurs très générale. Lorsqu'en 1768 le naturaliste Buffon installe des forges modèles sur ses terres (lavoirs à minerai, patouilletts, haut fourneau, affinerie, martinet, fenderie, etc.) avec des logis pour les ouvriers et le personnel, il joint à l'ensemble une grange, deux écuries: l'une pour les chevaux, l'autre pour les bœufs, et une étable à vaches. Pourtant, M. le comte de Buffon n'est pas un paysan-forgeron²⁰.

Les petites forges

La présence de hauts fourneaux, puis d'affineries indépendantes procure à la campagne aussi des occasions de travail. Des ateliers s'agglutinent autour des grandes forges, ce qui supprime le coûteux charroi des gueuses et des barres. Le transport jusqu'aux marchés des objets fabriqués: socs de charrue, fers à cheval, clous, faux, est beaucoup plus aisé. Le succès de cette rationalisation accroît la demande. Entre 1500 et 1800, plus de cinquante petites forges s'installent sur le territoire communal de Vallorbe, tantôt collées à l'un ou l'autre des hauts fourneaux en activité, tantôt égrenées le long de l'Orbe ou semées aux alentours des fermes

17 *Ibidem*, p. 262. – Il faut 4 à 8 poses de pâturage boisé pour nourrir une vache. HUBLER LUCIENNE, *La population de Vallorbe*. Lausanne 1984, p. 53.

18 RADEFF ANNE, «Aspects de l'exploitation laitière à Genève et au Pays de Vaud au XVIII^e siècle». *Revue historique vaudoise*, 1974, p. 65–76. – RADEFF ANNE et PELET PAUL-LOUIS, «Emigrés du Pays d'Enhaut 1613–1730». *Rougemont, 9^e centenaire, 1080–1980*. Lausanne 1980, p. 95–105.

19 PELET PAUL-LOUIS, *Fer Charbon Acier dans le Pays de Vaud*, vol. 3, *Du mineur à l'horloger*. Lausanne 1983.

20 RIGNAULT BERNARD, «Les forges de Buffon». *Revue d'histoire des mines et de la métallurgie*, t. 4, 1972, p. 105–115. – MALECOT YVES, FERRIOT DOMINIQUE et BENOIT SERGE, «Les forges de Buffon». Extrait de *Monuments historiques*, 107, s. d.

isolées. A la fin du XVIIIe siècle, 70% des Vallorbiens en âge de travailler vivent des métiers du fer²¹.

Ils cultivent aussi quelques terres; ils les transmettent, les partagent entre leurs enfants. La possession de champs et de prés est indispensable pour eux comme pour les maîtres de forges, mais à plus petite échelle. C'est encore le cas dans les Hautes-Alpes, à Saint-Véran par exemple, après la seconde guerre mondiale²². S'ils prospèrent, les forgerons achètent de nouvelles terres pour assurer mieux encore leur indépendance alimentaire, ou garantir leurs emprunts.

Sous l'Ancien Régime, cette attitude est celle de tous les détenteurs d'argent liquide. Les commerçants et les artisans des villes s'efforcent d'acheter un jardin, un verger, une vigne sous les murs de la cité. Les patriciens, marchands ou magistrats se constituent des propriétés étendues. A Lausanne par exemple, à la fin du XVIIIe siècle, 28 des 33 grands domaines qui bordent la ville sont entre leurs mains²³.

L'agriculture n'est pas un métier!

Dans la société d'Ancien Régime, tenir son ménage, cultiver ou faire cultiver ses terres sont des occupations primordiales. Le travail agricole est le *gagne-vivres* de tous. Grâce à un métier, l'homme industriel dispose, en plus, d'un *gagne-sous*. Cette optique apparaît encore clairement dans la législation fiscale post-révolutionnaire. En 1803, l'Etat du Valais introduit une *taxe industrielle* que paient l'aubergiste, l'avocat, le boulanger, le cloutier, le marchand de tabac, le meunier, le peintre de retables, le scieur, le teinturier, etc., quelle que soit la part de temps qu'ils consacrent à ces occupations²⁴. Tout homme de métier est à ses heures un cultivateur. Il n'est pas considéré comme un travailleur-mixte, manière de voir du XXe siècle²⁵.

La séparation des travaux

Les artisans du fer séparent leurs activités, dans le temps et dans l'espace. S'ils cultivent eux-mêmes leurs terres, ils chôment à la forge pendant les labours ou les moissons; ils construisent leurs ateliers et leurs hangars à charbon à l'écart des maisons et des granges, de peur de l'incendie. Produits des champs et métallurgie se situent à deux niveaux différents. Les réunir dans une ferme-atelier, serait une criminelle imprudence.

21 Il se sont souvent associés pour construire une clouterie ou une forge de maréchal. Copropriétaires de l'amenée d'eau, de la bâtisse et de la soufflerie, ils possèdent en propre leurs places de travail. PELET PAUL-LOUIS, *op. cit.*, 1983.

22 DAUPHIN CÉCILE, *op. cit.*, p. 400, 412. Mais le forgeron précise que l'agriculture est l'affaire de sa femme. L'auteur ne l'en appelle pas moins un paysan-forgeron.

23 RADEFF ANNE, *Lausanne et ses campagnes au XVIIIe siècle*. Lausanne 1979, p. 182 et suiv.

24 AE VAL. 2101/2. Sion. – Les taxateurs ne se soucient pas de comparer les revenus agricoles de chacun d'eux: ils ne se mesurent pas en argent. De même, il faut l'intervention des autorités locales pour dégrever le meunier dont le moulin chôme 9 mois par an, faute d'eau ...

25 L'optique de l'Ancien Régime n'a pas entièrement disparu. Au milieu du XXe siècle, la notion de travailleur-mixte n'est appliquée qu'au sexe masculin. La femme qui s'occupe de son ménage à côté de son métier n'est pas un travailleur-mixte... Et si elle consacre tout son temps à sa maisonnée, le fisc la déclare sans profession.

Vers la ferme-atelier

Dans la haute vallée de Joux, quelque quatre-vingts petites forges souffrent de la concurrence de Vallorbe et de la pénurie croissante de combustible. Au cours du XVIII^e siècle, toujours plus d'artisans du fer se convertissent à la taille des pierres fines (semi-précieuses) puis à l'horlogerie: d'abord dans la forge où ils possèdent une place de travail, puis chez eux. Ils installent dans l'embrasure d'une fenêtre un pupitre de polisseur ou un établi d'horloger. Lors de son voyage à la vallée de Joux, en 1736, Seigneux de Correvon rencontre des artisans jusque dans les fermes isolées; des lapidaires qui «vivent grassement», des horlogers, ou ce coutelier fabricant de rasoirs, aussi armurier et pendulier à ses heures²⁶.

Comme les autres artisans, les premiers lapidaires, les premiers horlogers gardent des terres ou en achètent pour s'assurer des vivres et des crédits²⁷. Ils consacrent chaque année quelques jours aux labours, aux semailles et aux moissons. Mais ils vivent de leur métier. A la fin du XVIII^e siècle déjà «le sol de la vallée produit pour nourrir ses habitants le dimanche»²⁸. Les artisans n'abandonnent pas la demeure familiale, ils y aménagent des places de travail. La ferme-atelier prend corps, mais en dehors des métiers du feu²⁹.

Rapidement, ses fonctions agricoles s'étiolent. Parfois un des fils garde les maigres terres et les riches troupeaux et se spécialise dans l'industrie laitière et fromagère. Mais les villages horlogers gardent une coquille campagnarde jusqu'à ce que les fabriques y supplantent le travail à domicile (seconde moitié du XIX^e siècle).

A la campagne, la prospérité du paysan se mesure à l'étendue des terres qu'il cultive ou plus exactement qu'il tient en propre³⁰. Dans le Jura, le rendement de l'activité manufacturière est si supérieur à celui des champs que les horlogers ou les lapidaires considèrent bientôt comme du temps perdu celui qu'ils consacrent à l'agriculture. «Plus on a de terres, plus on est pauvre», dira-t-on dans la vallée³¹. La mentalité paysanne ou d'Ancien Régime s'est évanouie avec la généralisation des activités industrielles.

Que reste-t-il alors de la notion de ferme-atelier? Une image littéraire qui fausse la réalité économique et sociale du passé.

26 SEIGNEUX DE CORREVON GABRIEL, «Voyage fait à la fin de juillet 1736 dans les montagnes occidentales du Pais de Vaud». *Mercure suisse*, Neuchâtel 1737. Réédition d'une version légèrement retouchée sous le titre: *Promenade dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud*. Les Charbonnières 1977.

27 PELET PAUL-LOUIS, *op. cit.*, 1983.

28 *Journal de la Société vaudoise d'utilité publique*, 1864, p. 74.

29 Ce pourrait être le cas aussi de la boissellerie, très répandue dans les hautes vallées du Jura au XVIII^e siècle, mais qui n'a pas été étudiée.

30 ACHILLES WALTER, «Revenu et situation économique des paysans». *Etudes rurales*, 1976, p. 33-47.

31 PELET PAUL-LOUIS, *op. cit.*, 1983.